

---

# P. VALERIO ET E. ZITO : LES *FEMMINIELLI*

par Pierre Lepori

---

Dans les ruelles des Quartiers Espagnols ils se font rares : les *femminielli* (« femmelets »), travestis traditionnels napolitains — jadis intégrés dans la vie sociale avec différents rôles entre soins, prostitution et spectacle —, laissent désormais la place à des identités plus nettes et militantes : gay, trans, intergenre. Paolo Valerio et Eugenio Zito travaillent à la fois sur le terrain (dans une policlinique universitaire) et dans le domaine de la recherche, avec plusieurs enquêtes qui nous aident à saisir cette réalité culturelle en voie de disparition.

---

**Dans vos livres et vos enquêtes — ainsi que dans la littérature scientifique par ailleurs assez restreinte au sujet des *femminielli* —, nous découvrons que cette réalité sociale est en train de s’étioler : le rapport à la ville et au quartier (surtout après le tremblement de terre de 1980), la globalisation des identités et les migrations ont privé ces figures de la culture napolitaine de leur terreau spécifique. Les *femminielli* ne seraient-ils pas comme les lucioles décimées par la modernité dont parlait Pier Paolo Pasolini ?**

**Eugenio Zito :** Le point de départ de notre enquête n’était pas historique : nous ne voulions pas étudier une tradition, mais plutôt travailler sur le terrain, en essayant de saisir cette réalité mouvante, cette figure insaisissable et pourtant ancienne qu’on continue d’appeler le *femminiello*. Cette identité traditionnelle et parfois stéréotypée est en effet en train de disparaître : le contexte, la culture du « vicolo » [la ruelle des quartiers populaires, N.d.T.] ont clairement laissé la place à un nouveau métissage urbain, avec des vagues migratoires qui ont sensiblement changé la donne sociale. Mais il faut rappeler que les *femminielli* ont toujours eu une culture

profondément dynamique ; la métamorphose et l’adaptation font partie intégrante de leur monde culturel. Ils ont toujours eu une tendance naturelle à se laisser absorber par les nouvelles catégories sociales, comme si la fluidité de leur statut de genre — ni hommes ni femmes, plutôt une voie intermédiaire mouvante — leur permettait d’adopter tour à tour des rôles différents, de nouveaux modèles. L’univers des *femminielli* est lié par tradition à la prostitution, mais aussi aux rites de la collectivité (mariages, naissances, baptêmes), ainsi qu’au monde du spectacle. Les études genre, aujourd’hui, pourraient les caser facilement sous l’étiquette « transgenre », mais il est impossible de se limiter à cette approche si l’on veut saisir toute leur complexité.

**Paolo Valerio :** Historiquement, les *femminielli* ont toujours été influencés par le contexte : au XIX<sup>e</sup> siècle — nous le voyons très bien dans un livre consacré à la Camorra [mafia napolitaine, N.d.T.] par Adele De Blasio en 1897 —, le lien avec le sous-prolétariat urbain est clairement établi : les homosexuels efféminés qui naissaient dans un cadre bourgeois ne devenaient évidemment pas des *femminielli*. Les régimes et cultures si divers qui ont dominé la capitale de la Campanie ont aussi joué un rôle considérable.

Naples a été sous domination espagnole dès le XVI<sup>e</sup> siècle : étant donné qu'en Espagne les sodomites étaient envoyés au bûcher, c'est dans cette « province de l'empire » qu'ils pouvaient trouver refuge ; les *femminielli* sont ainsi très présents dans les Quartiers espagnols. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, Naples fait partie intégrante du *Grand Tour*. Et qu'est-ce qui frappe les étrangers qui y affluent à cette époque ? Certes, les vestiges anciens, les fouilles archéologiques de Pompéi et d'Herculanum. Mais tout aussi bien cette senteur archaïque qui semble surgir de la moindre manifestation populaire, les mœurs et les rituels, cette force de vie ancestrale qui ne pouvait pas laisser indifférents les voyageurs étrangers. Prenons un exemple plus tardif, au cinéma : dans *Voyage en Italie* de Rossellini (1954), le personnage joué par Ingrid Bergman est littéralement saisi aux tripes par l'érotisme puissant des femmes des ruelles ; et quand elle se retrouve face à la statue de l'Hercule Farnèse, elle découvre à ses côtés un petit bonhomme hideux, un guide emmitoufflé dans un gros manteau minable, qui raconte les mythes anciens comme s'il s'agissait d'historiettes grivoises. Naples a toujours su joindre le passé et le présent, la sexualité méditerranéenne et le catholicisme, l'homme efféminé et le macho...

**Le mot lui-même, *femminiello*, semble associer mâle et femelle, genre et détournement du genre : s'agit-il réellement d'un rôle social valorisé, ou y a-t-il du mépris à son égard ?**

**E.Z. :** Le mot est assez coquet et ironique, voire parfois méprisant. Il indique une demi-femelle, quelque chose d'incomplet, mais également de fascinant. Aujourd'hui, la ruelle réelle qui lui offrait un contexte de vie et distribuait les rôles est en train de disparaître. Mais les jeunes générations de *femminielli* ont trouvé dans les télévisions régionales un autre espace, virtuel, où exercer leur savoir, s'exprimer et retrouver une visibilité.

**P.V. :** Nous pouvons parler clairement de l'extinction du *femminiello* en tant que réalité sociale spécifique. À sa place, des figures identitaires nouvelles ont surgi. Le point d'orgue de la vie sociale des *femminielli* a longtemps été le pèlerinage au sanctuaire de Montevergine, dans la province d'Avelino, célébration collective autour de la « Madonna Schiavona » le jour de la Chandeleur [fête qui célèbre la présentation de Jésus au temple, N.d.R.]. Or, depuis une dizaine d'années, cette fête qui était réservée aux femmes et aux *femminielli* a été rebaptisée « Femminielli Pride » et les associations

LGBT l'ont intégrée dans leur monde culturel et militant, alors qu'en principe il s'agissait d'un moment de piété populaire et d'agrégation d'un groupe social spécifique.

**E.Z. :** À la polyclinique universitaire, nous offrons un service d'accueil et de conseil aux jeunes en difficulté dans les questions de genre. Nous nous apercevons très clairement de cette mutation : grâce à l'emprise des médias et d'une culture globale, les jeunes qui s'interrogent sur leur identité disposent d'autres « moules », par exemple le transsexualisme. La puissance symbolique du *femminiello*, une fois le contexte disparu, s'est affaiblie. Sans compter que le travestissement d'hier a laissé la place aux techniques médicales : l'évolution scientifique a permis d'abord des cures hormonales, ensuite les opérations chirurgicales. Il s'agit bien entendu d'un glissement (irréversible) qui ne touche pas uniquement les assignations de genre : jadis une femme qui vieillissait ajoutait des colifichets à sa parure, aujourd'hui elle passe chez le docteur pour un lifting...

**P.V. :** Pour les nouvelles générations, il est très difficile de s'identifier à la figure classique du *femminiello* : dans le documentaire que le cinéaste et comédien Massimo Andrei a consacré au sujet, le protagoniste est un jeune,

Cesarella, qui préfère devenir transsexuel plutôt que « vieille folle » (c'est ainsi qu'il apostrophe un *femminiello* qui essaie de l'instruire). Les médias véhiculent et généralisent une nouvelle identité possible : le cadre social du *femminiello* ayant en partie disparu, l'accès à la dimension trans est plus évident. Bien sûr, il existe toujours des mouvements qui espèrent relancer cette identité ancienne, mais il va de soi que leur action a parfois des allures folkloriques et nostalgiques.

**Le *femminiello*, avec sa fluidité identitaire, est-il une figure queer, capable d'une performance de genre ?**

**P.V. :** L'usage du mot *queer* est spécifique au travail de recherche anglo-saxon ; nous ne pouvons pas l'appliquer à chaque contexte spécifique sans une réflexion approfondie. Il en va de même pour le monde arabe, où la sexualité est structurée culturellement à partir d'autres oppositions binaires (celui qui est actif est un mâle, le passif est la femelle). Récemment nous étions à un colloque sur les questions de genre organisé par l'Université de Mexico City ; nous y avons rencontré une représentante transgenre des Kuna, l'un des *pueblos* natifs d'Amérique du Sud, et elle

disait : « Avant de me considérer comme une Omeggid [une *berdache*, ou « deux esprits » N.d.T.], je suis une Kuna. » Pour elle, la question du genre passait donc après celle de l'appartenance ethnique. Car c'était sa communauté qui lui offrait les récits mythiques nécessaires à son identité — l'histoire d'un dieu qui a trois fils, dont l'un est « deux esprits » — et une valorisation sociale centrée sur ses aptitudes artistiques — avec un évident rôle de création symbolique. Il est donc important d'utiliser la terminologie des études genre avec un minimum de circonspection. La fluidité identitaire doit se lire aussi en termes d'histoire, dans le flux des transformations sociales. Dans le cas des *femminielli*, il est évident qu'aux moments les plus durs de la répression contre les homosexuels (ou contre la sodomie), il était possible pour une certaine classe sociale de trouver son compte dans ce modèle. Une identité « jouable » et disponible dans une société donnée. Le code collectif offrait un « corps possible » dans lequel ceux qui étaient persécutés ou mis à l'écart pouvaient se reconnaître. Cette dynamique est évidemment paradoxale : dès que la libération (homo)sexuelle a consenti la (toute relative) acceptation sociale de ces « marginaux », le *femminiello* a perdu sa raison d'être ;

mais les *femminielli* qui se reconnaissent encore dans une tradition ancienne ont tendance à refuser la nouvelle identité gay, trop clairement politique.

**Justement, à la différence d'autres figures transgenres traditionnelles (les Muxes du Mexique ou les Hijras pakistanaises et indiennes), les *femminielli* sont étroitement liés au contexte de la ville. Cette situation urbaine influe-t-elle sur leur statut social ?**

**E.Z. :** Il faut rappeler que la ville de Naples jouit d'une densité démographique impressionnante depuis les XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles : c'est une vraie métropole du sud. Dans ce contexte, les *femminielli* assument à la fois les fonctions typiques des contextes ruraux (magie, divination, rituels), tout en y ajoutant une dimension urbaine. Les *femminielli* sont les protagonistes des mariages, des naissances, des baptêmes. Et même leurs cérémonies spécifiques sont officielles en présence de tout le quartier : ils peuvent se marier entre eux-elles, et dans ce cas de figure, le « mari » ajoute une couche masculine à ses habits de femme, se sur-travestissant dans un jeu de poupées russes fascinant. Dans les rites urbains, il est la figure

excentrique et spectaculaire : il est chanteur travesti et c'est lui qui tire les numéros de la traditionnelle tombola de Noël. C'est tout à fait typique d'une culture napolitaine marquée par une forte composante théâtrale, par les chansons scénarisées (les « sceneggiate ») et le goût pour l'excès. Il y a toujours un mélange entre haut et bas, au niveau social et culturel. Dans les années 1970, une formation de travestis appelée « Le Coccinelle », qui avait un succès énorme, montrait bien le lien entre le monde des *femminielli* et celui du spectacle.

**Parmi les rituels les plus inattendus dans un contexte catholique, il y a sans doute le pèlerinage annuel à Montevergine. La culture de la ruelle croise ici la piété populaire...**

**P.V. :** La procession de la Chandeleur est accompagnée elle aussi de musique et de chants (les « tammurriate », concerts traditionnels de tambours). Plus que l'on pense, l'Église catholique a su intégrer toute une série de rites païens, notamment ceux qui sont en lien avec la fertilité. Comme par hasard, le sanctuaire de Montevergine est construit sur les restes d'un ancien temple de Cybèle, une déesse orientale dont les ministres officiaient habillés en femme. Par

tradition, lors de la Chandeleur, même les hommes pouvaient porter des robes et des bijoux. L'opposition de l'Église catholique est très récente : en 2002 l'abbé du sanctuaire tenta d'empêcher l'entrée des *femminielli* dans l'église, en provoquant une forte réaction de solidarité populaire. C'est là que la communauté homosexuelle a réagi en transformant la procession traditionnelle en un rendez-vous des minorités : aujourd'hui gay, trans et travestis convergent à Montevergine au début du mois de février, et cette attitude œcuménique affaiblit certainement la spécificité de cette célébration.

**E.Z. :** L'élément rituel est fondamental : c'est ce qui nous permet d'imaginer des liens profonds avec les mythes ancestraux, tout comme au Mexique, où les Muxes sont liées à la culture zapotèque précoloniale. Le mythe fondateur de la ville de Naples parle en effet d'une sirène nommée Parthénopée, morte par amour et enterrée là où s'élève, depuis le XII<sup>e</sup> siècle, la forteresse normande de Castel dell'Ovo, au bord de la mer. Comme si une incertitude des genres était inscrite dans l'histoire même de la ville. Nous disposons de traces des *femminielli* uniquement à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, dans les récits de Giovanni Battista Della Porta (1553-1615) qui décrivent les efféminés siciliens et napolitains.

Avant, nous n'avons que des hypothèses, qui nous permettent d'esquisser des analogies entre réalité moderne et récits mythiques.

**Un élément récurrent, en revanche, à Naples comme ailleurs, est la prostitution. Si vraiment cette identité trouve son ancrage dans une profondeur rituelle et mythique, pour quelle raison le travail sexuel est-il si présent ?**

**P.V. :** Il s'agit d'une question complexe, où s'entrecroisent des dynamiques sociales et psychologiques. Tout d'abord, le regard de l'autre, son désir, est un élément de valorisation qui met en échec le refus social de l'autre, de l'atypique, efféminé ou travesti. La transaction financière compte moins que l'échange symbolique. Le *femminiello* passe du statut de monstre à celui d'obscur objet du désir. Les hommes qui ont recours aux prestations sexuelles des *femminielli* savent bien qu'il s'agit d'un homme, mais cela compte peu. Le *femminiello* se présente comme une super-femme, il stylise les attitudes féminines jusqu'à presque les parodier. C'est la circulation du désir qui compte, non pas le genre, la performance d'une sexualité moins correcte et corsetée que celle imposée par les codes sociaux. Consciemment ou non, le *femminiello* existe dans le

regard de l'autre et il répond par la provocation, en offrant des prestations sexuelles (payantes) bien plus riches et inventives que celles disponibles dans le cadre du mariage.

**E.Z. :** En ce sens, il y a une vraie compétition avec les femmes : la prostitution est aussi une façon de construire son identité par opposition aux filles « de bonnes mœurs », qui vont très vite être « abîmées » par le mariage et les accouchements. N'oublions jamais que le *femminiello* est inséré dans une culture patriarcale — et même claustrale — très fortement machiste. Il se faufile entre les règles strictes et les rôles sociaux, y compris du point de vue sexuel. Étant donné que sa sexualité n'est pas reliée à la procréation, elle est à disposition de l'homme. Mais il s'agit tout aussi bien d'une sexualité ludique, païenne (la prostitution sacrée est présente dans plusieurs cultures anciennes). Le travail sexuel a donc une dimension extrêmement complexe, qui entrelace les aspects économiques et pratiques, la stratification sociale et les retombées psychologiques et identitaires. L'identité est ici marquée par le « pouvoir être » que le regard désirant de l'autre (du mâle) transmet.

**Et pourtant, nous l'avons dit, la globalisation est en train d'estomper la profondeur anthropologique du**

**phénomène. Jusqu'à quel point l'appauvrissement symbolique du *femminiello* laisse-t-il la place à des figures plus folkloriques et simplifiées ?**

**P.V. :** Ce qui rendait original le *femminiello* c'était sa façon de relier masculin et féminin, sans les séparer sur deux voies qui ne se croisent jamais. À la polyclinique nous nous retrouvons souvent face au problème des identités trop rigides. Les personnes viennent nous demander des certificats pour pouvoir changer de sexe, mais elles n'ont pas toujours envie de subir une intervention chirurgicale. Or la loi italienne est catégorique : le changement de sexe n'est admis qu'à la suite d'une réassignation génitale. La société pousse les individus vers des identités nettes qui ne conviennent pas à tout le monde, et le *femminiello* n'y trouve plus sa place.

**E.Z. :** En exergue de notre livre, nous citons un passage du *Chevalier inexistant* d'Italo Calvino (1959). Le roi lui demande : « Mais comment pouvez-vous prêter service, si vous n'êtes pas ? » ; et le chevalier Agilulfo de répondre : « Par la force de la volonté. ». Voici une façon de s'exprimer tout à fait queer, une performance identitaire. En fin de compte, les

*femminielli*, même si les changements du contexte et l'évolution globale pourraient très vite les faire disparaître, nous rappellent constamment l'importance de la théâtralité dans le genre. Ils sont archaïques et postmodernes et nous mettent en garde contre les tentations de crispation identitaire. Les *femminielli* sont à la fois prémodernes et queer.

**La version intégrale de cet entretien est disponible sur [www.heterographe.com](http://www.heterographe.com)**